

Le mouvement éco-punk : l'éthique du refus



Par July Robert

// Chargée d'études et d'analyses à PAC //



FÉDÉRATION
Wallonie-Bruxelles

Avec le soutien de la
Fédération Wallonie-Bruxelles.

Mouvement
écosocialiste



Agri. par. la. Culture

Le mouvement éco-punk : l'éthique du refus



Par July Robert
// Chargée d'études et d'analyses à PAC //

« No future » ou « Punk is not dead » ? Telle est la question ! Car si le premier slogan renvoie à cette idée d'un monde qui va à vau-l'eau, le second laisse penser que le mouvement contestataire qu'est le punk est toujours bien vivace. Qu'en est-il exactement ? Et surtout, quelles sont les revendications portées par les personnes qui l'ont créé et celles qui s'en revendiquent aujourd'hui ? Car le punk ne se résume pas à la musique, qui n'est que la pointe visible d'un iceberg dont nous allons tenter ici de décrypter la partie immergée. Philosophie de vie, façon de penser qui interroge le sens des choses, qui repense les rapports sociaux et à l'autorité, qui questionne la place de la nature et celle des animaux dans un monde toujours plus industrialisé et affirme la capacité des individus à penser par eux-mêmes, c'est surtout un mouvement qui les pousse à faire changer les choses en passant à l'action. Il englobe bien davantage que la seule chanson et a fait de la préservation de notre planète et des êtres qui la peuplent un de ses credo avec la volonté de penser et d'agir. « L'histoire du mouvement punk depuis ses origines le montre clairement : celui-ci n'a pas seulement fourni une bande-son à la rébellion, il en a aussi été l'un des catalyseurs, en nourrissant de ses textes, de sa presse underground et dans ses multiples lieux de socialisation l'imaginaire et le désir d'action de plusieurs générations »¹.

Dès sa naissance au début des années 1980 au Royaume-Uni, le mouvement punk s'inscrit dans la contre-culture. Cette notion, conceptualisée en 1960 par le sociologue John Milton Yinger, a été popularisée par une figure intellectuelle majeure du 20^e siècle, Theodore Roszak. C'est lui qui, le premier, s'est servi de la notion de contre-culture pour expliquer les phénomènes sociaux alors que son pays faisait face à une déferlante populaire contre la guerre au Vietnam. Mais aussi que les militant-es du Black Panther Party étaient persécuté-es et emprisonné-es et que des émeutes dénonçaient les violences policières à l'encontre de la communauté LGBTQIA+ à Stonewall. Dans son ouvrage paru en 1969 et dont la traduction est parue l'année suivante sous le titre *Vers une contre-culture : réflexions sur la société technocratique et l'opposition à la jeunesse*, Theodore Roszak insiste sur la différence entre « société industrielle » et une « société écologique » et produit, à l'instar d'Ivan Illich², une critique ouverte de la technocratie au travers de laquelle il démontre en quoi la contre-culture est peut-être de l'écologie politique.

1. *Écopunk*, Fabien Hein & Dom Blake, le passager clandestin, Paris, 2023, p. 268.

2. Philosophe et penseur de l'écologie politique allemand, il fut une figure importante de la critique de la société industrielle.

C'est sur base d'un autre ouvrage, intitulé *Écopunk*, que nous allons développer en quoi le mouvement punk est une contre-culture contribuant à une vision de l'écologie politique. Car comme le disent les auteurs

Fabien Hein et Dom Blake ; « En élargissant la base de la contestation, en multipliant les enjeux et en alimentant la réflexion sur les ressorts de l'aliénation capitaliste, Crass³ et les anarchopunks ont contribué à l'émergence d'une conscience politique qui s'est diffusée bien au-delà de la scène punk proprement dite et des artistes, pour toucher toute une fraction de la jeunesse révoltée de Grande-Bretagne et d'Amérique du Nord au cours des décennies suivantes. [...] Le "mouvement punk" va s'emparer presque simultanément de la plupart des problématiques liées à la marchandisation croissante du monde : la réification du vivant à travers la lutte pour la cause animale, l'industrie agroalimentaire par la promotion et la diffusion de modes de vie visant à saper ses fondements, l'empire de la technique et son mépris pour la nature, l'éloge de la lenteur contre l'industrie automobile et ses infrastructures »⁴. En effet, si le mouvement punk a permis la construction de multiples imaginaires dont la tendance va à la misanthropie et au ressentiment profond à l'égard de l'humanité, l'anarchie des punks ne débouche pas nécessairement sur un renoncement et suggère souvent au contraire une relance liée à son éthique du refus. Et s'il est né il y a plus de trente ans, le mouvement reste par contre bien vivace, ou, comme le disent encore certain-es en référence à l'une de ses *punchline*, « Si le punk est mort, son cadavre bouge encore » !

Valérie Chansigaud, historienne des sciences et de l'environnement, confirme la vitalité du mouvement et les raisons de celle-ci lorsqu'elle affirme « [...] le punk est aussi une démarche politique, car de nombreux groupes expriment une vraie réflexion sociale, notamment en condamnant toute forme de domination à l'égard des êtres humains et des animaux. [...] La musique a été un véhicule des idées. C'est-à-dire que dès lors qu'on étudie le mouvement punk, ce qui est vraiment frappant, c'est la profusion de textes écrits – dans les chansons, mais pas seulement ! – qui sont des chants de révolte, souvent découverts à l'adolescence ou à un âge jeune adulte. Le mouvement punk est caractérisé par sa capacité à exercer une influence sur le parcours des jeunes individus absolument considérable »⁵.

Il est intéressant de constater que le militantisme punk n'est pas simplement déclaratif. Certes, il apparaît dans les textes des chansons, dans les nombreux fanzines et autres jaquettes de disque, mais ce qui le caractérise également, c'est son invitation à passer à l'action. En témoigne l'appel à un éco-sabotage dont les détails avaient été communiqués à l'intérieur de jaquettes de disques (avec plan d'accès aux McDo ciblés inclus !). C'est à la suite de l'adoption des lois antiterroristes en 2001 que furent, pour la première fois, qualifiées d'écoterroristes certaines des actions revendiquées par le mouvement punk. Mais donc, écologistes, les punks ?

Un texte, publié en 1984 pour accompagner une compilation de titres joués par 55 groupes punks de divers pays⁶, « exprime une préoccupation caractéristique de la scène punk des années 1980 : celle de ne pas dissocier les problèmes environnementaux de l'ensemble des logiques économiques, sociales et politiques qui président à leur manifestation. La destruction de la planète est la conséquence d'une organisation sociale, voire d'une idéologie, qui induit un rapport prédateur au monde et qui passe par le consentement tacite de ceux-là mêmes qui devraient les combattre. Le texte laisse aussi affleurer deux thèmes écologiques de prédilection de la scène punk de l'époque : le respect impératif du vivant, d'une part ; l'appel à une coexistence pacifiée et sensible avec la nature en général, d'autre part. De fait, par la prise

3. Crass est un groupe et un collectif d'artistes britanniques qui se revendiquaient de l'anarchisme libertaire et des courants de pensées politiques communautaristes du 20^e siècle.

4. *Ibid.*, p. 11-12.

5. <https://mrmondialisation.org/mouvement-punk-precursur-de-lecologie/>

6. L'album s'intitule P.E.A.C.E./War, l'acronyme déclinant les principes fondamentaux qui animent ces groupes de la scène punk : peace, energy, action, cooperation, evolution.

de conscience que le système d'oppression qu'ils dénoncent est aussi un système d'exploitation intensive de la nature, les punks entrent en écologie »⁷.

Si les animaux pouvaient parler. Si les planètes, les arbres, les rivières, les montagnes et les océans pouvaient protester, eux aussi réclameraient l'arrêt des dégradations causées par la nature par l'avidité des êtres humains. L'instinct de conservation est le premier des instincts, mais nous avons été tellement bernés, désinformés, sous-instruits et, en définitive, roulés dans la farine que même des parents bienveillants enseignent, sans en avoir conscience, l'autodestruction et la destruction de la planète à leurs enfants dès le plus jeune âge. A priori, on pourrait s'attendre à ce que le monde aille vers davantage d'intelligence et de délicatesse. Qu'il réponde aux besoins de la population et résolve les problèmes sociaux. Mais il semblerait que les détenteurs du pouvoir aient choisi de prendre exactement le chemin inverse, générant ainsi toujours plus de faim, d'exploitation, de racisme et de pollution sous l'égide de régimes militarisés à tendance dictatoriale.

DÉFENSE DES DROITS DES ANIMAUX

Il y a, dès la naissance du genre, un certain croisement entre le punk et le fait de ne pas manger ni exploiter les animaux. Certain-es pionnier-es du mouvement étaient déjà végétarien-nes depuis le début des années 1970 et s'étaient également investi dans le mouvement des squatteurs. Le végétarisme et le radicalisme de gauche, anarchiste mais pas uniquement, se chevauchent de manière assez récurrente à l'époque. La première mention des droits des animaux et de la libération animale dans une chanson punk remonte à 1979, dans le titre *Time Out* du groupe Crass, dont les paroles faisaient la comparaison entre les souffrances endurées par les humains et les autres animaux. À partir de là, la libération animale est devenue une thématique majeure de l'anarchopunk et des autres sous-genres punks. L'influence de Crass, et plus largement du punk, a entraîné la propagation de ces revendications à travers le monde et a influencé le rapport entre le végétarisme, puis le véganisme, et une grande variété de sous-cultures musicales. Tous les projets d'avant-garde menés par le groupe Crass sont un bon exemple de cette connexion entre le punk, le véganisme et l'anarchisme. Les membres du groupe s'étaient rassemblé-es sur base de leur vision pacifiste du monde, mais aussi de leur opposition anarchiste à l'exploitation et de la solidarité nécessaire entre toutes les êtres vivants.

Grâce au mouvement punk, de nombreuses personnes ont pris conscience des aspects politiques des droits des animaux, que ce soit au travers des fanzines, des paroles des chansons ou encore des stands d'informations présents lors de festivals et autres concerts. Le punk a également joué un rôle fondamental dans le financement de plusieurs associations et groupes de défense des droits des animaux, transformant les processus de production culturelle quotidiens du punk en causes militantes. Ainsi, le punk a eu une influence directe sur les personnes qui en écoutaient la musique, créant de la sorte un socle culturel permettant de soutenir l'activisme radical qu'il portait. Il n'est pas simple de prendre un engagement individuel et de le maintenir s'il n'est pas soutenu culturellement au travers d'un réseau.

Le mouvement punk a constitué ce réseau, cette culture du soutien à la cause animale ; « Dans le style provocateur de l'iconographie punk, les pochettes

7. *Ibid.*, p. 18.

de disques et, souvent, les écrans installés lors des concerts permettent la diffusion d'images chocs à destination du public. Les scènes de concert deviennent des tribunes où les groupes haranguent les foules et testent les slogans qu'on retrouvera ensuite sur les tee-shirts des fans »⁸. Dès l'origine, la cause animale et le végétarisme, puis le véganisme, sont apparus comme la marque par excellence de la sincérité des engagements des punks anglais-es puis étatsunien-nes en faveur des animaux. « Refuser de manger de la viande, c'est donc non seulement manifester son respect pour toute vie animale, mais, pour toute une génération "née dans l'ombre des USA, éduquée quotidiennement à la connerie de base, soumise à un régime forcé de mensonges *made in Great Britain*", c'est aussi refuser d'être digéré par les hachoirs du capitalisme industriel et les États qui le soutiennent. [...] Le végétarisme, qui n'est autre qu'un renoncement personnel à consommer de la viande, constitue ainsi le degré le plus élémentaire de l'activisme punk »⁹.

RETOUR À LA BASE

S'opposant frontalement à la marchandisation du monde, la culture punk est également imprégnée de l'éthique du « Do It Yourself » qui incite chacun-e à créer, à se débrouiller par soi-même plutôt que d'acheter et de dépendre du système. Cet engagement est directement issu de la politique d'action directe du mouvement punk. Qu'il s'agisse du graffiti, de la récupération des invendus alimentaires, du squat, du refus de travailler ou de consommer, du détournement des codes culturels, d'actions de désobéissance, de boycott ou encore de blocages de centres urbains, les punks affirment que « l'irruption festive dans l'espace public, les techniques de détournement, le blocage temporaire sont certes des points de départ, mais il faut aller plus loin »¹⁰. Au cœur du mouvement punk, on retrouve la question de l'autonomie et des moyens d'y parvenir, mais toujours de manière collective. Ainsi, le lieu de vie est pensé comme un espace où perpétuer des pratiques en rupture avec celles de la société capitaliste, notamment au travers de la construction d'espaces autonomes au sein des villes et surtout, en dehors. « La propension à l'action directe ancrée dans un refus de se soumettre aux diktats de la mondialisation néolibérale ne constitue pas le fin mot de l'écologie punk. [...] il faut désormais, sans renoncer à l'action directe (car "nos luttes pour l'écologie et la nature sont des théâtres puissants pour le développement de la sensibilité écologique"), entreprendre un travail plus profond de "reconnexion avec la terre" afin de consolider la communauté constituée dans la lutte »¹¹. Pour renforcer son autonomie, la culture punk va se pencher et s'investir dans les pratiques de permaculture avec l'objectif précis de renforcer la capacité d'agir des militant-es dans une perspective d'émancipation sociale « Elle témoigne aussi de leur volonté rarement démentie de contribuer à la propagation de ces logiques émancipatrices, en jouant à la fois sur l'exemplarité de leur propre engagement et sur la propension, inhérente à l'éthique DIY, à promouvoir, partager et encourager leur réappropriation par d'autres. Chemin faisant, les punks se font les artisans de dynamiques qui participent à la consolidation de communautés d'action et de représentations susceptibles de garantir la continuité de cet engagement »¹². Ces revendications ont également intégré une lutte intense contre le nucléaire, qui entraine clairement en résonance avec une certaine vision apocalyptique propre aux punks des années 1980, tout comme le militarisme.

8. *Ibid.*, p. 30.

9. *Ibid.*, p. 61.

10. *Ibid.*, p. 209.

11. *Ibid.*, pp. 223-225.

12. *Ibid.*, p. 261.

PRIORITÉ À LA MOBILITÉ DOUCE

Qui dit punk dit également skate-board, et moins instinctif mais pourtant bien présents, vélo et marche à pied. Ces modes de déplacement alternatifs constituent une autre forme de refus de la société de consommation par la désertion de l'empire de la voiture. « Il s'agit, comme dans le cas de la lutte pour la cause animale, d'adopter et de prôner l'adoption de modes de vie qui n'entretiennent pas l'industrie des transports routiers »¹³. Si le skate-board est en quelque sorte devenu un symbole de la contre-culture punk, la maîtrise qu'il exige ne l'a pas rendu accessible au plus grand nombre, tandis que le vélo et la marche sont deux disciplines ouvertes à toutes et adoptées par le mouvement punk comme un rejet du confort de la modernité urbaine et une volonté de renouer avec la nature ; « C'est donc à partir d'une critique de la colonisation automobile que des propositions de modes de déplacement sobres se développent progressivement au sein de la scène punk rock [...] Parce qu'ils associent leur résistance à la voiture au rejet de la technique, à l'attention à l'égard de l'environnement et à la recherche d'autonomie inscrite dans l'engagement DIY, les acteurs de la scène punk ne pouvaient que renouer avec ces institutions et exalter "l'énergie métabolique". Ils le font à travers l'usage d'un certain nombre de modes de déplacement qu'Illich n'aurait pas hésité à qualifier de "conviviaux" »¹⁴. Au travers de ces modes de déplacement, il s'agit de dénoncer l'industrialisation grandissante, mais aussi la pollution générée par la multiplication des véhicules ainsi que l'impact de la construction routière sur les environnements et les nuisances que ces derniers engendrent pour les populations humaines et animales. En outre, ils permettent une réappropriation collective ponctuelle des espaces publics, notamment au travers des Critical Mass nées à San Francisco qui ont fait des petites à travers le monde, et le mouvement Reclaim the Streets, engendrant la création d'imaginaires alternatifs qui fondent aujourd'hui la pensée écologique.

UNE LUTTE PERPÉTUELLE CONTRE LE CAPITALISME

Dans l'épilogue de l'ouvrage cité en introduction, on retrouve une critique importante à laquelle a dû faire face le mouvement punk, à savoir la récupération néolibérale et commerciale de nombre de ses pratiques. Mais avant de laisser la parole aux deux auteurs, laissons place à notre propre imaginaire pour rêver que, si elle avait chanté, Louise Michel aurait peut-être été la première punk ! Dans ses mémoires, elle écrivait :

On m'a souvent accusée de plus de sollicitude pour les bêtes que pour les gens : pourquoi s'attendrir sur les bêtes quand les êtres raisonnables sont si malheureux ? C'est que tout va ensemble, depuis l'oiseau dont on écrase la couvée jusqu'aux nids humains décimés par la guerre.

« Tout montre en effet que la contre-culture punk exerce, depuis plus de quarante ans, une influence considérable dans la diffusion des idées et des pratiques et dans l'effectivité d'une prise de conscience collective en matières politique et écologique. Sur un grand nombre de thèmes et de types de mobilisation, du véganisme à la permaculture, de la défense des animaux contre l'industrie agroalimentaire à celle des espaces naturels l'autosuffisance collective en milieu rural, les punks ont su détecter ou inventer avant l'heure de nouvelles

13. *Ibid.*, p. 126.

14. *Ibid.*, pp. 128-129.

modalités de résistance à l'ordre néolibéral triomphant. Simultanément, ils ont tout mis en œuvre pour assurer à celle-ci la diffusion la plus large. Certes, dans plus d'un cas (le renoncement à la viande, à la société de l'automobile...), cet activisme entraîne une frange de la scène punk dans la promotion de *styles de vie* qui, non seulement, ne menacent plus le statu quo, mais se révèlent parfaitement compatibles avec un ordre marchand qui fait de la "réalisation de soi" un pilier de sa reproduction. En ce sens, l'histoire du mouvement punk peut aussi être lue comme une histoire de l'étonnante capacité du néolibéralisme à absorber les dynamiques qui tentent de le défier. Mais parallèlement, chaque fois qu'une telle dissolution des "idées punks" dans la culture dominante s'est produite, un noyau dur d'artistes, d'intellectuels et de militants s'est reformé qui, en se référant à quelques-uns des principes fondateurs (rejet de toutes les formes de domination, recherche d'autonomie collective, élaboration et transmission d'un ensemble de savoirs et de pratiques permettant de l'atteindre), ont mis en garde contre la récupération et cherché aussitôt de nouvelles formes de résistance »¹⁵. (p. 265-266)

15. *Ibid.*, pp. 265-266.

Pionnier·es dans l'adoption de pratiques subversives et dans la naissance d'une vraie conscience écologique, les écopunks ont alimenté le mouvement punk tout autant que la pensée écologique radicale. Leur combat ne s'est pas limité aux seules paroles de leurs chansons, il s'est frotté au réel au travers d'expériences concrètes menées autant lors de leurs concerts qu'au travers d'actions directes et autres créations de communautés rurales autonomes. Certaines de ces actions de contestation ont fait l'objet d'une violente répression, et selon une étude, la majorité des militants des droits des animaux emprisonnés à la fin des années 1990 et au début des années 2000 étaient impliqués dans le punk hardcore. À titre de comparaison, à certaines époques en Espagne, le nombre de militant·es écopunks emprisonné·es dépassait celui des membres de l'ETA, ce qui reflète assez bien la violente répression à laquelle ont dû faire face les mouvements écologiste et anarchiste qui forment le mouvement écopunk. Mouvement révolutionnaire venant de la base, il est une mise en œuvre de terrain qui reste méprisée par le monde politique alors qu'il permet de réinventer le monde en ayant perçu l'urgence de nombreux enjeux.



Fabien Hein & Dom Blake,
Écopunk, le passager clandestin,
Paris, 2023

